



Comparer deux dissertations sur un même sujet...

SUJET : QUE GAGNE-T-ON A ECHANGER ?

EXERCICE 1 : PREMIERE DISSERTATION

Si échanger c'est donner en vue de recevoir (réciprocité qui fonde les échanges), tout échange est, par définition, intéressé. Or, s'il y a un ou des intérêts à échanger, c'est qu'on suppose qu'on peut en tirer un certain profit ou encore un gain. On échangerait donc dans le but de gagner, c'est-à-dire posséder ou s'approprier ce dont on était privé. Mais si échanger, c'est gagner, que gagne-t-on à échanger ? De quel gain s'agit-il ? Il peut s'agir dans un premier temps d'un gain matériel qui s'illustre surtout dans les échanges économiques ou financiers. Mais on peut évoquer la possibilité d'un gain spirituel ou moral à travers l'échange d'opinions, d'idées et de pensées (par exemple : enrichir et élargir ses connaissances à travers le dialogue et le débat). Est-ce à dire pour autant que tout échange soit synonyme de gain ? N'y a-t-il pas un risque de perte, d'aliénation (perte de liberté) et de déshumanisation inhérent à tout échange ? À quelles conditions un échange peut-il être et demeurer un gain ?

Le gain matériel est rendu possible par les échanges économico-financiers qui structurent chaque société. Il s'agit d'un gain matériel ou de marchandises qui trouve son origine aussi bien dans le troc (forme naturelle de l'échange économique) que dans le commerce (forme artificielle de l'échange économique). Il y a gain matériel car il assure la survie de l'espèce humaine (échange qui correspond d'abord à une nécessité vitale). Mais au-delà des exigences vitales, il permet aussi un certain bien-être, un confort. À noter que ce type d'échange se double d'un gain politique : l'échange de biens et de richesses permet d'entretenir des relations pacifiques, comme l'affirme Montesquieu.

L'homme est un être dont la nature est d'échanger d'abord et avant tout parce que c'est un être parlant. Or, parler, c'est communiquer, entrer en contact avec l'autre, pas seulement dans le but de leur transmettre des informations, mais surtout dans le but d'enrichir et d'élargir ses pensées, ses connaissances. Kant, dans *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?*, montre que c'est l'échange et la confrontation à la pensée des autres qui nous assure de la justesse de nos propres pensées. À quoi bon penser si l'on n'est pas sûr que ce que l'on pense est vrai et légitime ? À quoi bon penser, si c'est pour rester prisonnier d'erreurs et de préjugés ? Une pensée authentique suppose l'échange avec d'autres pensées que la mienne. Il montre aussi que l'ampleur de notre pensée dépend aussi de nos échanges avec d'autres pensées qui permettent d'étendre nos connaissances et notre savoir. La nécessité des échanges linguistiques s'illustre de façon encore plus évidente dans les échanges culturels qui permettent une véritable ouverture à d'autres façons de vivre, de penser et de sentir que celles auxquelles nous sommes habitués.

Est-ce à dire que l'échange est pour autant systématiquement synonyme de gain ? Gagne-t-on toujours à échanger ? N'existerait-il pas un risque inhérent à tout échange d'être manipulé aliéné, asservi ? Pire encore : ne perdrait-on pas plus qu'on ne gagne à échanger ?

Tant que l'échange économique répond à nos besoins, il n'y a pas de problème. Mais quand il n'a plus pour fin de nous permettre de vivre ou de survivre, quand l'échange se fait en vue de s'enrichir, alors les échanges économiques deviennent excessifs. Aristote par exemple critique la chrématistique : quand l'argent est à la fois le point de départ et la fin de l'échange (spéculation). Il y a alors danger car l'accumulation illimitée de richesses se fait au détriment d'un véritable rapport à l'autre et à soi-même.

Dans le cas du potlatch, analysé par Marcel Mauss, l'échange est un moyen pour une tribu de montrer sa munificence, sa supériorité par rapport aux autres tribus. On n'échange pas pour assurer sa subsistance, mais pour témoigner de sa puissance politique. L'enjeu de l'échange est politique : surenchère de dons et de contre-dons. Étrangement, ce type d'échange incite au gaspillage. Plus on peut gaspiller et détruire ce que l'on donne, plus on est puissant. Ainsi, il y a bien plus dans l'échange que dans un certain usage de ce que l'on échange.

On peut échanger et débattre (dans le cadre d'échanges linguistiques) dans le but de terrasser son adversaire. Platon le montre dans le *Gorgias*, en analysant la distinction entre persuader et convaincre. Persuader, c'est flatter, séduire, manipuler et instrumentaliser l'autre. Si, en apparence, l'échange peut être un facteur de cohésion et d'union, il peut s'avérer être un élément de division pour, là aussi, dominer au mépris même de la vérité. À quelles conditions peut-on alors penser un échange qui soit et demeure un gain ?

Si échanger est un phénomène constitutif de notre humanité, il est cependant nécessaire, pour que cela soit toujours le cas, que l'échange réponde à certaines exigences. Il y a nécessité de régler les échanges pour permettre à chaque individu de réaliser son humanité.

Ce n'est pas pour autant l'échange qui doit être remis en question, que ceux-là mêmes qui échangent. Dans quel but et à quelles fins échangeons-nous ? C'est la question fondamentale. Or, la notion de gain suppose qu'on aurait toujours plus au terme de l'échange qu'avant. Le gain engendre l'idée d'accroissement et le risque que certains soient lésés.

Pour éviter une telle situation, il faut alors penser le gain non comme un profit, au sens économique du terme, mais comme une enrichissement mutuel. Chacun trouve un intérêt à accepter l'échange, mais ce profit doit prendre la forme d'une équivalence, sans laquelle l'intégrité et la dignité d'autrui ne sont pas respectées. Ce que l'on peut repérer aussi bien en ce qui concerne les échanges économiques que les échanges linguistiques, notamment à travers ce que Platon nomme le dialogue.

Questions :

1. Après avoir lu attentivement cette première proposition de correction, vous établirez le plan de son développement en le reportant dans le tableau dont on vous rappelle la forme ci-dessous. Il est possible que cette proposition de correction utilise, pour chaque partie, plus ou moins de trois arguments : aménagez votre tableau en fonction.

		PREMIERE PARTIE	DEUXIEME PARTIE	TROISIEME PARTIE
AFFIRMATION				
D E M O N S T R A T I O N	ARGUMENT 1 SOUS-PARTIE 1	argument n°1	argument n°1	argument n°1
		explication	explication	explication
		référence / citation	référence / citation	référence / citation
		exemple	exemple	exemple
	ARGUMENT 2 SOUS-PARTIE 2	argument n°2	argument n°2	argument n°2
		explication	explication	explication
		référence / citation	référence / citation	référence / citation
		exemple	exemple	exemple
	ARGUMENT 3 SOUS-PARTIE 3	argument n°3	argument n°3	argument n°3
		explication	explication	explication
		référence / citation	référence / citation	référence / citation
		exemple	exemple	exemple

2. Quelles sont les phrases de transition qui permettent, à la fin de la première et de la deuxième partie, d'introduire la suite de la réflexion ?
3. Rédigez la conclusion de ce devoir.

EXERCICE 2 : SECONDE DISSERTATION

L'idée d'échange implique celle d'une transaction de biens entre deux individus ou entre deux parties. Pour que l'échange puisse être considéré comme positif, chacun des deux individus ou chacune des deux parties doit y trouver un avantage ou un bénéfice. En contrepartie d'un bien que nous cédon, nous obtenons un autre bien. Par conséquent, nous ne gagnons rien *a priori*, si nous nous considérons que nous perdons quelque chose en échange : en effet, en échangeant un bien contre un autre, nous prenons possession d'une chose, mais nous nous dépossédons d'une autre. L'échange résulte en outre d'un accord préalable : si nous consentons à un échange, c'est que nous considérons que de cet échange résulte pour nous un gain. L'échange s'établirait donc sur un contrat, implicite ou explicite, avantageux à la fois pour moi et pour l'autre. Cependant, on peut envisager, précisément, que l'échange ne correspond pas à un gain, mais à une perte, qu'il ne soit pas positif, mais négatif. Mais la question n'est pas, précisément, de savoir si nous sommes gagnants en procédant à un échange, mais de savoir ce que l'on gagne. De plus, la question sous-entend que lorsque nous échangeons des biens, nous ne gagnons pas d'argent, mais que nous procédons à une sorte de troc - ce qui ne signifie pas que nous ne le faisons pas par intérêt. Si l'on ne gagne pas d'argent, mais si, néanmoins, nous gagnons quelque chose, alors que gagne-t-on ? Même si l'argent, apparemment, n'est pas en jeu, de nombreuses discordes, de nombreux désaccords peuvent survenir dès que l'une des parties s'estiment lésée. Nous devons donc admettre que l'idée de justice ou d'équité préside à tout échange, même si l'argent ne rentre pas en ligne de compte. Nous pouvons finalement établir, de façon préalable, que l'échange impliquerait tout aussi bien l'idée d'un gain que celle d'une perte. Il s'agira d'examiner dans un premier temps en quoi les sociétés humaines ont toujours fonctionné sur la base d'échanges de biens : l'échange a donc une fonction essentiellement économique, et, de manière plus englobante, sociale. Ces fonctions sont liées aux besoins propres des hommes, lesquels doivent se nourrir, se vêtir, se protéger de l'environnement extérieur. Les hommes s'organisent en outre en fonction de capacités et de compétences complémentaires. Dans un second temps, il s'agira de voir en quoi l'égalité dans l'échange est nécessaire au bon fonctionnement d'un système basé sur les échanges, tout en nous posant la question de savoir en quoi l'échange n'est pas obligatoirement le seul mode de fonctionnement de ce système. Cela va nous permettre, dans un dernier temps, de voir en quoi les termes d'échanges et de gain ne concernent pas uniquement la division du travail ou l'économie, et peuvent être considérés dans leur généralité: lorsque l'on parle d'échanges, en effet, il peut également s'agir de communication, c'est-à-dire de dialogue ou d'échange d'informations ou d'idées entre les hommes.

Si nous travaillons, c'est principalement pour gagner de l'argent. Même si le travail n'est plus, dans nos sociétés contemporaines, uniquement lié au gain, considéré à la rémunération ou aux émoluments, les hommes travaillent pour gagner de l'argent. Certes, le travail est censé contribuer à l'épanouissement de l'individu, ou à sa réalisation personnelle. Il n'en demeure pas moins que le but essentiel et avoué de tout individu qui recherche un travail est de gagner sa vie. La vie, qui semblait nous être donnée, et qui ne dépend pas d'un acte de notre volonté, doit en fait être gagnée. Cela signifie que nous avons des besoins à satisfaire si nous voulons rester en vie. Parce que l'homme doit subvenir à des besoins essentiels, naturels, parce qu'il doit manger, boire, se protéger de l'environnement dans lequel il se trouve, il doit gagner sa vie, et il ne peut le faire que par l'intermédiaire du travail - à moins qu'il ne dispose de ressources qui le dispensent de travailler. En travaillant, par conséquent, nous échangeons une activité, répartie sur un nombre d'heures données, (en France, le travail salarié représente trente-cinq heures consacrées à ce travail), contre un salaire. Ce salaire est donc assimilable à un gain.

Même si la question posée se présente sous la forme : "Que gagne-t-on à échanger?", cela présuppose que nous ne gagnons pas d'argent au cours de cet échange, mais que nous prenons possession d'un objet en échange de la cession d'un autre objet. Nous pouvons très bien penser cependant que l'échange de "biens" n'exclut pas la dimension de l'argent : nous "échangeons" ainsi nos compétences ou notre force de travail contre de l'argent. Il s'agit donc toujours d'un échange, même si les biens considérés ne sont pas à proprement parler des objets, ou des choses - puisqu'il s'agit de travail ou d'argent. Les biens échangés, sous cette forme, semblent l'être en fonction d'un intérêt, de nature purement économique. En ce sens, l'échange n'est pas un don, en vertu duquel nous n'attendons rien en retour. Nous nous dépossédons d'un bien sans prendre possession d'un autre. Marcel Mauss, ethnologue et sociologue français, a montré toutefois en quoi, dans son ouvrage intitulé *Essai sur le don*, les échanges, au sein de certaines sociétés, ont une signification à la fois économique et sociale. Le "potlach" (le don) des Indiens de la côte du Pacifique nord correspondent en fait à des échanges, ou à des prestations réciproques, même si s'expriment à travers cette manière de procéder des relations entre les individus qui paraissent plus affectives et plus amicales, donc plus désintéressées que ne le sont nos échanges basés sur l'argent. Dans la mesure en effet où les échanges revêtent une dimension affective, symbolique, nous imaginons que le don, présidant aux échanges dans ces sociétés, est totalement désintéressé, un peu comme lorsque nous offrons un cadeau à un parent ou à un ami le jour de son

anniversaire. Marcel Mauss montre qu'il n'existe pas d'échanges désintéressés : tout cadeau appelle un autre cadeau. Il s'agit bien, à plus ou moins long terme, d'échanger des biens. Si le don apparaît, dans un premier temps, comme tel, il révèle, dans un second temps, qu'il n'en est pas un, et que le receveur est en fait redevable envers le donneur. Le don n'en serait pas un. Et nous serions probablement très déçus si le jour de notre anniversaire, l'ami auquel nous avons offert un cadeau le jour du sien n'en faisait pas autant le jour du nôtre.

Il n'en reste pas moins que d'un point de vue moral, nous établissons une différence entre un bien d'usage, considéré comme noble, dans la mesure où il nous est directement utile, ou parce que nous le consommons directement, et un bien marchand, plus trivial dans la mesure où nous pourrions l'échanger contre un autre bien. Ainsi, Marx distingue, dans *Le Capital*, une valeur d'usage de la marchandise, qui permettra à l'individu de satisfaire ses besoins ou tout simplement son plaisir, ou ses passions, d'une valeur d'échange de cette marchandise. Par exemple, rien ne rapproche une baguette de pain d'un bouquet de fleurs, mais ils entrent en relation dès lors que nous les considérons sous l'angle de l'échange.

Les sociétés contemporaines sont basées sur un certain type d'échanges, reposant eux-mêmes sur la division du travail, division à partir de laquelle se sont constituées ces sociétés, et dont Adam Smith, au 18^{ème} siècle, avait déjà montré l'importance. Il s'agit en fait de se répartir les tâches. La division technique du travail permet à la société de mieux s'organiser, et de satisfaire les besoins de la majorité des individus. Mais Platon considèrerait déjà, dans *La République*, que la nécessité de se nourrir, de se vêtir ou de se loger mobilisait différents savoirs, et correspondait à ce que nous nommons aujourd'hui des compétences. Le savoir du médecin n'est pas le savoir du cordonnier. Le médecin a besoin du cordonnier pour réparer ses chaussures, et le cordonnier a besoin du médecin lorsqu'il est malade. Les rôles de chacun, dans une société, sont complémentaires. La complémentarité joue à ce titre le rôle d'une solidarité. Nous comprenons facilement pourquoi, dans le cadre de la division du travail, les hommes ont intérêt à échanger leurs biens, fussent-ils assimilés à la possession d'un savoir, d'une compétence ou d'une technique.

Néanmoins, pour que les échanges soient possibles, ceux-ci doivent s'inscrire dans le cadre d'un contrat, auquel consent chacune des deux parties, fussent-elles représentées par deux individus, ou par deux groupes d'individus. Chacune de ces parties, pour que l'échange soit valable, doit pouvoir considérer que l'échange présente pour lui un certain intérêt, et qu'il y trouve par conséquent un gain. Les biens doivent être équivalents. Ils s'évaluent d'après l'intérêt que trouve l'individu dans leur possession ou dans leur usage. Il semble alors difficile, dans une société comme la nôtre, basée essentiellement sur la consommation et sur la circulation des biens, d'exclure de cet échange la valeur marchande qui correspond à ce bien. On n'échange pas une maison contre une voiture, ni un ordinateur contre un livre. De la même manière, on conviendra qu'une opération chirurgicale n'équivaudra pas à la confection d'un trottoir. Le riz ou le lait, sur le plan des échanges nationaux ou internationaux, n'ont pas la même valeur que le pétrole ou que l'or, même s'il s'agit dans chacun de ces exemples de ressources naturelles. Pour échanger des marchandises qu'on ne peut guère comparer, nous sommes contraints de mesurer ce que vaut l'une par rapport à l'autre. Pour Marx, ce n'est donc pas l'argent qui permettrait de le faire, mais le travail. Toutes les marchandises sont pour lui le produit du travail, et ne s'évaluent pas en fonction d'une valeur d'usage. Nous comprenons pourquoi il préconise l'union de tous les travailleurs, pour qu'ils établissent, à travers leur action, la "dictature du prolétariat" : s'appropriant la force de travail des prolétaires, la bourgeoisie fait de la force de travail un bien qu'il s'approprie indûment, et qu'il fait fructifier pour son propre profit. Il ne s'agit de rien d'autre que d'un vol, ou d'un esclavage déguisé - même si l'institution du salariat a pu être considérée, à un certain moment de l'histoire, comme une libération pour les travailleurs.

Les transactions peuvent paraître conventionnelles. Pourquoi décréter, en matière d'efforts fournis, et donc en matière de travail, ou de temps consacré aux tâches à accomplir, que telle activité est supérieure à une autre, ou que tel bien est supérieur à un autre ? Dans la logique d'une hiérarchisation des biens, établie en fonction d'une valeur attribuée à ces biens, ou bien encore dans la logique de l'offre et de la demande, nous devrions reconnaître que la logique des échanges elle-même est susceptible d'engendrer à elle seule les inégalités sociales. Mais nous entrons alors dans un autre type de problématique, qui recoupe toutefois la nôtre : n'existe-t-il pas des inégalités justes ? L'exigence d'égalité, sur laquelle reposent nos principes démocratiques, ne serait-elle pas susceptible, paradoxalement, d'engendrer une société injuste ? Les sociétés démocratiques occidentales sont en effet basées sur le principe, par ailleurs fort contestable pour certain, de la méritocratie : nous ne sommes pas prêts à admettre que le travail du chirurgien ou celui du haut fonctionnaire d'Etat équivaut à celui de l'artisan ou du travailleur manuel, ni à admettre que l'élève qui n'a pas appris ses cours, puisse, au même titre que celui qui a passé beaucoup de temps à les apprendre, obtenir son baccalauréat. Cette méritocratie, le sociologue contemporain Pierre Bourdieu la réfutait : l'élève issu d'un milieu favorisé, culturellement et économiquement, n'aurait pas de mérite à réussir dans le cadre de l'école. Il hérite d'un système qui lui a été transmis par une classe sociale. L'école, en outre, d'après Bourdieu, favorise, par l'intermédiaire du système établi, les élèves issus des classes bourgeoises. Ne peuvent réussir à l'école que ceux qui détiennent les codes de la réussite, eux-mêmes établis par une certaine élite culturelle. Le contrat sur lequel s'est établi un type d'échanges ne garantit pas, par conséquent, que ces échanges représentent un gain pour certains contractants, dans la mesure où les termes mêmes de ce contrat ont été élaborés de manière conventionnelle ou arbitraire. Et le plus souvent au détriment des individus les plus faibles, ou les plus défavorisés. Ceux-ci, à travers les échanges, tels qu'ils sont organisés, ne seraient assurément pas gagnants.

Certains biens ne peuvent s'échanger, ce sur quoi précisément le philosophe américain John Rawls, dans sa *Théorie de la justice*, a insisté - en nommant ces biens « biens premiers » (*primary goods*). Il s'agit, pour Rawls, de la liberté et de l'égalité. Ces biens sont universels, et tous les individus doivent pouvoir en jouir. Il s'agit d'un premier type de biens, définis par Rawls. Le second type de biens concerne cette fois non pas la sphère politique, à laquelle appartiennent la liberté et l'égalité, mais la sphère économique (sphère des échanges) et sociale, à laquelle s'applique ce que Rawls nomme « le principe de différence » : ce principe justifie le fait qu'il puisse exister des « inégalités justes ». Sans donner précisément cet exemple, Rawls admet donc qu'il n'est pas injuste qu'un cordonnier gagne moins d'argent qu'un médecin, et soit donc économiquement désavantagé par rapport à celui-ci. Toutefois, le principe de différence introduit une seconde considération : les différences établies entre les individus, génératrices d'inégalités, supposent que ces inégalités doivent finalement être source de bénéfices pour les membres les plus fragiles, économiquement, de la société. Autrement dit, si certaines inégalités peuvent être considérées comme justes, une sorte de système compensatoire doit être établi, à partir duquel les individus pourront trouver des avantages, à partir même de leurs désavantages. Autrement dit, à un désavantage peut correspondre un bien.

Cependant, l'échange des biens pourrait être envisagé comme un simple cas particulier d'une configuration beaucoup plus générale. Echanger, ce n'est pas seulement échanger des biens : on échange des paroles, des sourires, des insultes ; nous faisons partager nos sentiments en même temps que nous partageons ceux des autres. La question de savoir si, dans l'échange, nous sommes gagnants, relève donc de considérations qui nous placent dans la sphère de l'intersubjectivité, de la relation avec autrui. La question pourrait alors être reformulée de la manière suivante : a-t-on besoin d'autrui ? De quoi sont constitués les échanges que nous avons avec les autres ? Nous pouvons considérer de prime abord que la conception morale et la conception économique, dans le cadre de l'intersubjectivité, s'opposent. Dans la relation avec autrui, l'intérêt n'est pas compatible avec le respect que nous lui devons. L'exigence d'une règle morale universelle, concernant ce respect, a été énoncée par Kant, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, sous forme d'un "impératif catégorique" : "*Agis de telle façon que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans celle d'autrui, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen*". En tant qu'être raisonnable, l'être humain fait partie, selon Kant, du "règne des fins". Cela signifie que chaque être humain est d'une telle valeur qu'il ne peut, à proprement parler, avoir de prix. On ne peut utiliser un homme comme on utilise un objet. L'homme ne fait partie du monde matériel, des objets qui le composent et dont nous pourrions disposer. Par exemple, les lois de bioéthique de 2004, en France, se réclament de

l'impératif catégorique kantien pour justifier que la cession d'organes, ou d'éléments du corps humain, ne puisse faire l'objet de transactions financières, d'un commerce. De manière plus générale, des échanges avec les autres, nous ne devons attendre aucun gain. D'un point de vue moral, la relation avec autrui ne doit pas s'inscrire dans le registre du gain ou de la perte.

L'échange avec l'autre suppose la reconnaissance de l'autre comme un autre moi-même. Tout échange s'inscrit donc dans l'optique plus large de la reconnaissance de l'humanité de tout autre homme, par-delà les différences. C'est, aujourd'hui, à travers le racisme ou la xénophobie que peut se poser la question du respect de l'autre, sans lequel il ne peut y avoir aucun échange. L'altérité s'exprime, en ce sens, au regard de la différence : le raciste, c'est celui qui ne reconnaît pas en l'autre un autre soi-même sous prétexte qu'il n'a pas les mêmes origines, ou n'appartient pas à la même culture. La différence entraîne alors la peur, la méfiance ou le rejet. Il n'existe pas d'échanges, par conséquent, sans le respect de l'autre, lequel se base sur un rapport d'égalité.

La question de savoir, ensuite, si nous sommes gagnants ou perdants dans l'échange avec l'autre peut se poser, indépendamment de savoir en quoi exactement nous le sommes. L'échange suppose la communication, à travers laquelle se nouent les liens affectifs. Mais l'échange basé sur la communication suppose également la confrontation des idées, l'exposition d'une réflexion que nous sommes disposés à partager. Nous gagnons autant à aimer qu'à être aimé, à donner qu'à recevoir, à parler qu'à écouter ce que dit l'autre. Nous pouvons y perdre aussi : il est parfois difficile d'échapper aux conflits qu'entraînent les échanges, et les rivalités qui les sous-tendent.

Les hommes ont construit les sociétés en vertu d'un système d'échanges, qu'il soit économique et social ou purement relationnel, indépendamment cette fois des considérations de gains et de pertes, que ces termes sont liés à une valeur d'usage ou à une valeur d'échange. Cependant, le gain et la perte peuvent être eux-mêmes détachés de leur connotation commerciale initiale. Nous pouvons en effet très bien dire que nous gagnons à être ami avec une personne, et que nous sommes perdants à vouloir l'être avec telle autre. De la même manière, lorsque nous parlons des échanges entre les individus, nous parlons d'un commerce, et par l'emploi de ce terme, nous ne nous référons pas forcément à l'échange de biens matériels, même si, effectivement, le choix de ce terme semble contenir l'idée que les relations affectives ou intellectuelles sont exclues de ce commerce. A travers l'échange, nous avons tout à gagner et tout à perdre. C'est ce qui nous rend proprement humains : les animaux n'échangent pas de biens entre eux, et les hommes ne procèdent pas non plus à des échanges avec les animaux. Si les échanges se basent sur des notions de justice et d'équité, ou encore sur le respect, les hommes ont tout à gagner en échangeant leurs biens ou leurs points de vue. Si au contraire les échanges s'établissent sur des principes injustes ou trop inégalitaires, si les hommes dans le cadre de ces échanges ne considèrent que leur propre intérêt, au détriment total de celui de l'autre, nous avons tout à y perdre. Il n'est enfin pas question de débarrasser les échanges la dimension de l'intérêt, ou d'établir ces échanges en fonction de la loi morale kantienne, basée sur le pur devoir : cela serait utopique. Il est de l'essence même de tout échange d'inclure cet intérêt, qui doit être bien compris : il est de notre intérêt de considérer dans l'échange l'intérêt d'autrui.

Questions :

- 1. Après avoir soigneusement lu l'introduction de ce devoir, montrez comment est annoncé le plan du développement.
- 2. Après avoir lu attentivement cette seconde proposition de correction, vous établirez le plan de son développement en le reportant dans le tableau dont on vous rappelle la forme ci-dessous. Il est possible que cette proposition de correction utilise, pour chaque partie, plus ou moins de trois arguments : aménagez votre tableau en fonction.

		PREMIERE PARTIE	DEUXIEME PARTIE	TROISIEME PARTIE
AFFIRMATION				
D E M O N S T R A T I O N	ARGUMENT 1 SOUS-PARTIE 1	argument n°1	argument n°1	argument n°1
		explication	explication	explication
		référence / citation	référence / citation	référence / citation
		exemple	exemple	exemple
	ARGUMENT 2 SOUS-PARTIE 2	argument n°2	argument n°2	argument n°2
		explication	explication	explication
		référence / citation	référence / citation	référence / citation
		exemple	exemple	exemple
	ARGUMENT 3 SOUS-PARTIE 3	argument n°3	argument n°3	argument n°3
		explication	explication	explication
		référence / citation	référence / citation	référence / citation
		exemple	exemple	exemple

- 3. Quelle est l'idée principale de la conclusion, autrement dit, quelle est la manière dont cette seconde proposition de correction répond à la question posée.